

Comme la plupart des écrits de Bruno Latour, l'article "Ramsès II est-il mort de la tuberculose ?" (La Recherche de mars 1998) séduit et pique l'imagination par la façon inimitable qu'a l'auteur de combiner évidences et paradoxes. Mais une seconde lecture fait naître pas mal de questions et de doutes, qui méritent peut-être d'être exprimés.

[Sur le reportage de Paris-Match, d'abord. Je n'ai pas eu entre les mains le numéro cité par B. Latour. Mais si j'ai bonne mémoire, le transport à Paris de la momie de Ramsès avait un tout autre but que celui auquel B. Latour fait allusion. Après de longues années d'exposition dans de mauvaises conditions, en effet, la momie menaçait de se décomposer, et il s'agissait simplement de la traiter pour stopper ce processus. Telle était la "maladie" dont parle le l'article de Paris-Match. Ce n'était pas la tuberculose, et le malade n'était pas Ramsès. La légende de la photo parlant de "Ramsès tombé malade 3000 ans après sa mort" est assurément une trouvaille journalistique, mais on n'y voit ni la "profonde philosophie" ni la "stupéfiante exactitude" que B. Latour veut y trouver. C'est seulement une façon imagée de donner une information qui, en style plat, se réduirait à ceci : une momie ancienne (attribuée à Ramsès II) montrant des signes alarmants de dégradation, on l'a transportée dans un laboratoire parisien pour la traiter. Point final. Il n'y a jamais eu de "soins rétrospectifs", et personne n'a jamais eu l'idée extravagante de soigner le cadavre de quelqu'un après sa mort, que celle-ci soit survenue trois heures ou 3000 ans auparavant (hors science-fiction bien entendu).

Que "nos savants", ayant la momie sous la main, en aient profité pour faire quelques analyses, rien de plus normal, mais c'est une autre affaire. Qu'ils aient en prime trouvé des traces de tuberculose, fort bien. C'est une réussite de médecine légale, simplement un peu plus spectaculaire que les autres. Mais il n'y

a pas de quoi en faire tout un fromage. Cela nous confirme que la tuberculose existait bien au XIIIe siècle avant J.-C., car à vrai dire, on s'en doutait. Quant à savoir de quoi Ramsès est mort... Après avoir eu un des règnes les plus longs de l'histoire, il fallait bien qu'il meure de quelque chose.

Mais bien sûr, l'essentiel n'est pas là. ] L'essentiel est dans la question à laquelle B. Latour veut nous amener et sur laquelle roule tout son article : "Où se trouvaient donc les objets 'avant' que les savants les découvrent ?"

A cette question, B. Latour nous propose deux réponses. L'une, qui selon lui n'a que l'apparence du bon sens, veut que les objets soient déjà là, avant qu'on les découvre. L'autre, qui n'a que les apparences de la radicalité, est que les objets sont produits par ceux qui les découvrent, sans qu'il y ait sur ce point de différence entre objets naturels et objets techniques. "Avant Koch, le bacille n'a pas de réelle existence. Avant Pasteur, la bière ne fermente pas encore grâce à Saccharomyces cerevisiae", écrit-il.

Mis à part le fait que ces deux affirmations ne sont pas du tout équivalentes, j'avoue que cette démonstration est un peu trop subtile pour moi. Et pour mieux faire comprendre ma perplexité, je prends un troisième exemple, celui de la découverte de l'Amérique. Etait-elle inconnue avant qu'on la découvre ? Répondre oui n'est qu'une tautologie. Existait-elle avant qu'on la découvre ? Répondre non est une absurdité, et plus encore qu'elle ait été "fabriquée" par ceux qui l'ont découverte. ] Je n'imagine pas que B. Latour ait pris deux pages de La Recherche pour réfuter cette tautologie ou pour démontrer cette absurdité. Mais alors quoi ?

J'avoue encore que sa référence à William James ne m'éclaire guère. J'ai la plus grande admiration pour le pragmatisme, dans la mesure où cette philosophie est un effort permanent pour ne jamais s'écarter du bon sens. Et c'est pour cela qu'en y réfléchissant un peu, je ne suis pas sûr que James ait dit ce que Latour lui fait dire. ] Il faut bien en effet que la réalité existe avant qu'on la découvre, puisque c'est elle qui nous guide dans nos recherches et qui ratifie nos découvertes. Nos actes n'atteignent leur but qu'à condition d'être adéquats à la réalité, et c'est cette adéquation qui est leur vérité, la vérité. Les pragmatistes

insistent à juste titre que le fait que, contrairement à ce que voulaient la plupart des métaphysiques classiques, la vérité ne nous est pas donnée toute faite. C'est à nous de la faire, et quel mal cela nous donne ! Mais faire la vérité n'est pas la fabriquer. Il faut se donner un mal fou pour trouver de l'or là où il y en a. Mais on aura beau faire, on n'en trouvera pas là où il n'y en a pas. Quant à en fabriquer ... Je ne sache pas que cela ait réussi à ceux qui l'ont tenté.

[James ne dit rien d'autre : "dans toute croyance, la réalité agit de façon indépendante, c'est quelque chose qu'on trouve, pas quelque chose qu'on fabrique."<sup>1</sup>] Il n'y a pas à cet égard de différence fondamentale entre les paillettes de l'orpailleur et les bacilles du biologiste. Les méthodes d'identification et d'extraction ne sont pas les mêmes, mais c'est tout. Ni l'or ni les microbes ne se fabriquent, et c'est précisément à cela qu'on les reconnaît comme des objets réels et naturels. Il est évident que les chercheurs produisent, fabriquent, construisent... Mais c'est seulement pour se donner les moyens de "dé-couvrir" ce qu'ils cherchent. Car dès qu'il y a apparence qu'un objet naturel a été fabriqué, il faut qu'il y ait erreur ou fraude. Je ne vois pas comment on peut dire que les chercheurs fabriquent leurs découvertes, sauf à donner aux mots un sens qui n'a plus rien à voir avec leur sens usuel. Un auteur a toujours le droit de prendre cette licence, bien sûr, mais à condition de s'en expliquer. Et ses lecteurs ont alors le droit d'exiger un glossaire.

Il me semble que c'est ici que se révèle le malentendu principal. Si je l'ai bien lu, B. Latour propose de confondre objets techniques et objets scientifiques. C'est renoncer sans raison à une distinction tout à fait utile. Il n'y a certes pas d'objets techniques ou scientifiques en eux-mêmes. Ils ne le sont que par la place que nous leur donnons dans nos activités, mais à cet égard, la différence est justifiée. Le bacille de Koch n'est pas un objet technique parce qu'on ne lui a pas trouvé d'usage instrumental, pas même semble-t-il pour la prochaine guerre bactériologique. La levure, en revanche, est un objet technique usuel depuis des siècles, et les boulangers n'ont pas attendu Pasteur pour s'en fournir auprès des brasseurs. L'une et l'autre deviennent des objets scientifiques dès lors qu'on les

étudie pour eux-mêmes. Dans la cuve de brassage, la levure est un objet technique parce qu'elle est un moyen parmi d'autres de fabriquer de la bière. Au laboratoire d'à côté, dans les boîtes de Pétri, la levure est un objet scientifique parce qu'on l'a mise là exprès pour pouvoir l'examiner de plus près.

Il n'y a probablement pas d'autre différence que celle-là entre science et technique, mais je ne vois pas comment on peut la tenir pour négligeable. Rien n'interdit assurément de considérer la science comme une branche parmi d'autres de la technique, ni de dire que dans la pratique courante, science et technique se ressemblent beaucoup, ni d'observer que de plus en plus d'activités relèvent des deux à la fois, etc. Tout cela est vrai, mais ne change rien à l'affaire. Dans les techniques, il s'agit d'obtenir un résultat matériel utile, ici et maintenant, et les connaissances sont des moyens au service de ce résultat. Dans les sciences, le résultat est lui-même un moyen au service de l'acquisition de connaissances plus ou moins générales. [Des unes aux autres, en ce qui concerne la connaissance, l'ordre des moyens et des fins est inversé.]

Reste à dire un mot de la dernière question soulevée par B. Latour, celle de l'anachronisme, péché cardinal de l'historien. Si je l'ai bien compris (je ne suis sûr de rien), nous sommes tous des pécheurs endurcis, nous qui pensions nous en tirer en disant quelque chose comme ceci : "on croit depuis 1976 que Ramsès II est mort de la tuberculose". Si nous tenons au salut de notre âme, nous devons dire désormais : "avant 1976, Ramsès II était mort de mort inconnue; en 1882, Koch fabriqua le microbe qui devait l'emporter; en 1976 enfin, en dépit des soins rétrospectifs intensifs dont il fut l'objet au Val-de-Grâce, Ramsès mourut de la tuberculose."

Cette leçon magistrale nous introduit à la discipline qu'ont si bien illustrée un Alphonse Allais, un Cami ou un Pierre Dac. Mais n'y étions-nous pas depuis le début ?

Note 1. Cette phrase est extraite de William James, Pragmatism, Dover Thrift Editions, New York 1995, Lecture VII, p. 94. C'est un passage où James présente plus particulièrement les idées de Ferdinand C.S. Schiller, mais sans s'en démarquer. (Ma traduction, italiques de l'auteur.)

Copies : Jorland, Delaporte, Dhombres

[—] passage omis dans la publication (La Recherche, 303 (mai 98) n. 6-7, mit ~ 1 page / 4 -